

SUITES EN RÉ MINEUR

TROIS SOLILOQUES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la **SACD**

*La représentation des pièces de théâtre est soumise à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit. Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.*



*Images de couverture :*  
Copyleft Grore images, 2002

© 2003, Éditions THÉÂTRALES  
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-84260-116-5

CLAIRE  
BÉCHET

SUITES EN RÉ MINEUR  
TROIS SOLILOQUES

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

*éditions*

---

**THEATRALES**

## TABLE DES MATIÈRES

SUITES EN RÉ MINEUR	5
TROIS SOLILOQUES	47
À TORT OU À RAISON	49
RUE KOSSUTH LAJOS	53
LA RÉPÉTITION DE BARNABÉ	57

# SUITES EN RÉ MINEUR

## PERSONNAGES

LÉA *et* THÉO

LÉO *et* THÉA

CHLOÉ *et* MINOU

GARANCE *et* KROG

JEAN *et* JEANNE

MONA *et* LISA

SOL *et* KALT

PHILÉMON *et* BAUCIS

MAÎTRE D'HÔTEL

GASPARD

TIPPO

ÉDOUARD

*Théo et Léa. Lumière crue déclinant à mesure que la scène avance.*

LÉA.— Jérémie n'aime plus Ada, Caroline n'aime plus Antoine, César n'aime plus son chien, tante Adèle n'aime plus ses neveux, Richard n'aime plus Katherine et Katherine, n'en parlons pas, Élizabeth n'aime plus François-Ferdinand, Joyce n'aime plus Sybille, et allons-y, David n'aime plus Bethsabée, Léo n'aime plus Dalilah, Laura n'aime plus Francesco, quant à Béatrix, enfin bon! Sailor n'aime plus Lula, Alpha n'aime plus Omega, Thérèse n'aime plus l'omelette, ça l'écoeure, Ludwig n'aime plus Marc-Antoine, Élise se méfie de Ludwig, remarque, je la comprends, Sidonie n'aime plus Guillaume, Marie n'aime plus Pierre, Henry n'aime plus Catherine, Ann, Jane, Ann, Catherine et Catherine, Thésée n'aime plus Ariane qui le lui rend bien, Violette n'aime plus André, Tristan n'aime plus Isolde, Ève n'aime plus Adam. Mais toi, dis, tu m'aimes encore?

THÉO.— Bien sûr, ma grenouille.

NOIR.

*Soir. Théa est au lit. Elle respire en soufflant fort, comme si elle faisait de la gymnastique.*

LÉO.— Qu'est-ce que tu expulses comme ça?

THÉA.— Tous mes chagrins.

LÉO.— Et ma présence ne te console pas un tout petit peu de tes chagrins?

THÉA.— Est-ce que je t'en pose, des questions?

NOIR.

*Un saxo joue dans un coin de la scène, plutôt sur le devant, plutôt dans la lumière.*

*Puis la lumière se déplace vers un entassement de boîtes de conserve tout ce qu'il y a d'ordinaire.*

MINOU.— C'est quoi, ça? Un chamboule-tout?

CHLOÉ.— Devine!

MINOU.— Tu as l'intention de t'entraîner pour la kermesse de l'école? Tu veux impressionner Ludovic? Pas la peine de te donner tant de mal, pas la peine, tu sais, tu l'impressionnes.

CHLOÉ.— (*visiblement ravie d'impressionner Ludovic*) Tu crois?

MINOU.— D'ailleurs tu nous impressionnes tous. Alors c'est quoi, ce truc?

CHLOÉ.— C'est quoi, ce truc? C'est quoi, ce truc? Tu ne devines pas? Tu n'as vraiment aucune imagination. C'est quoi, ce truc? Ce n'est pas évident, ce que c'est, ce truc? À ton avis, ce sont des parapluies? Des cravates à pois? Des bœufs du Charolais?

MINOU.— Ne t'énerve pas, Chloé. Tu sais bien que ça ne nous vaut rien. Finalement, je crois que je ne tiens pas tellement à le savoir.

CHLOÉ.— Ce truc, figure-toi, c'est le fruit de ton manque d'imagination quotidien.

MINOU.— Mon manque d'imagination quotidien? Tu ne crois pas que...

CHLOÉ.— Je ne crois pas que. Voilà ce qui me nourrit en un mois : des haricots verts, des lentilles, des cœurs de palmier, du cassoulet, de la jardinière de légumes à la française, à la française, je te jure, et tout ça en boîte, des boîtes, rien que des boîtes.

MINOU.— Tu ne crois pas que tu ex...

CHLOÉ.— Je ne crois pas que j'ex. Tu as vu cette montagne? Tu vas me coller le botulisme.

MINOU.— Nous coller. Je te ferais quand même remarquer que je mange exactement la même chose.

CHLOÉ.— Je ne prétends pas avoir un traitement de faveur. Mais qu'en penses-tu? On ne pourrait pas manger autre chose?

MINOU.— Si, si. Ce n'est qu'une question de temps. Il m'arrive de man-



quer de temps et, quand je manque de temps, c'est vrai, c'est vrai, j'ai tendance à me rabattre sur les conserves. Quand je rentre tard surtout...

CHLOÉ.— C'est bien pour ça que.

MINOU.— Suffisait de me dire gentiment.

CHLOÉ.— Désormais je veux des produits frais, des aliments sains, des salades, des viandes grillées, des légumes verts, des fruits rouges.

MINOU.— Est-ce que tu... ?

CHLOÉ.— Est-ce que je quoi ? Je sens que tu vas encore me demander quelque chose.

MINOU.— Est-ce que, de temps en temps, pas tous les jours bien sûr, disons une fois par semaine (*Chloé se lève*), une fois par mois, ce ne serait déjà pas mal, une fois par mois, est-ce que tu voudrais bien...

CHLOÉ.— (*en s'avançant vers lui, un peu carnassière, séductrice du type carnassier en tout cas*) Mais enfin, Minou, tu sais bien que je n'ai pas le temps.

NOIR.

*Krog se tient dans l'escalier, un pied sur la première marche, l'autre trois marches plus haut. Il porte un pantalon de velours côtelé. Garance lit un bouquin épais, vautrée dans un fauteuil.*

KROG.— Je reste comme ça ou je me change ?

GARANCE.— (*sans relever le nez*) Tu peux rester comme ça, je m'en fiche.

KROG.— Même le pantalon ?

GARANCE.— (*toujours sans relever le nez*) Évidemment il est un peu élimé. Un peu beaucoup.

KROG.— Il a à peine cinq ans.

GARANCE.— (*relevant le nez et le jaugeant*) Élimé, déformé, éclairci au genou. Sans parler de l'ourlet.

# TROIS SOLILOQUES

## À TORT OU À RAISON

J'ai toujours raison. Enfin, j'avais toujours raison. Enfin, je croyais avoir toujours raison. En tout cas, j'essayais. Et je n'y allais pas avec le dos de la cuillère. Ce que j'ai pu discuter, batailler avec les armes de la folie ordinaire, soutenir tout et son contraire pour couvrir les autres voix. Une assurance... tonitruante. Oui, c'est ça, tonitruante, c'est bien le mot. À faire trembler les murs de Jéricho. Je me demande comment j'ai pu, comment j'ai osé. J'osais, c'est tout. D'un ton catégorique. Je me souviens de ça aussi, du ton catégorique. « Tu affirmes tout sur un ton catégorique », disait ma mère. Et moi, je prenais ça pour une constatation, jamais pour un reproche. J'affirmais des choses, des tas de choses, je ne me rappelle pas lesquelles, peu importe d'ailleurs, mais j'affirmais catégoriquement. C'était mon tempérament. À prendre ou à laisser. Et comme on prenait, je ne me posais pas de questions. Pas de questions sur mon ton, je veux dire. Parce que des questions, pardi, je m'en posais des pelletées comme tout le monde. Et je ne me contentais pas de me les poser. Je cherchais des réponses. Partout. Dans les livres, dans les rues, sur les quais, sur les marquises des cinémas de province qui n'étaient pas encore désaffectés. Partout où on trouve des réponses et même des questions. Parce que je butais à chaque fois sur d'autres questions auxquelles il fallait répondre à leur tour avec certitude. Ça n'en finissait pas. Jamais je ne me lassais. Ni halte ni repos. La force qui m'habitait se renouvelait à la source intarissable des mots, les miens et ceux des autres. Dans ce bouillonnement qui me portait plus qu'il ne m'emportait à son gré, j'étais vivante de mes curiosités et de mes exactitudes. Mais j'ignorais que la politesse la plus élémentaire veut que l'on ait l'exactitude modeste. Et concise. Et j'assénais mes questions et mes réponses comme des coups de massue. Dans l'euphorie du verbe, j'en oubliais l'oppression des carcans et les vertus de la mesure. Que n'aurais-je alors donné pour le plaisir d'une repartie ou la justesse d'une formule! J'avais le champ libre et j'avançais sans me retourner. Tout allait de soi. Sans effort et sans heurts. Tout était jouissance. Cette volonté de vaincre ou de convaincre en je ne sais quels débats, en je ne sais quels combats, avait quelque chose de boulimique. À force

d'emmagasiner, de remplir le panier dans lequel je puisais pour ne pas faillir à ma réputation, à force de dévider des écheveaux, j'ai fini par embrouiller les fils. Des nœuds partout. Au lieu de répliquer du tac au tac, je me suis mise à chercher mes mots. Je cherchais et je trouvais et les nœuds se défaisaient. Mais un jour les mots justes m'ont échappé. Puis sont venus les trous de mémoire, les noms sur le bout de la langue. Le plus terrible, c'était le soir, au lit, juste avant de m'endormir. Il était là tout près, mais impossible de le retrouver ce nom, ce lieu, cette date. Cette balade dans je ne sais plus quelle forêt où nous avons passé des heures à chercher le tombeau de je ne sais quel enchanteur, c'était en 89 ou 90? Les heures, je les passais à me le demander. Pas moyen de fermer l'œil. Pour des brouilles.

Ensuite je ne sais pas ce qui s'est passé. M'aurait-on rembarrée? Ai-je été prise en flagrant délit de mensonge, ou pire, d'erreur, d'affirmation catégorique abusive? Je ne sais plus, je ne me souviens plus. C'est drôle que je ne m'en souviens plus, mais c'est comme ça. Rayé, effacé. Bref, j'ai perdu la foi. Sans doute les grignotements de la vie... Parce que ça vous grignote, la vie. Dans la jungle une colonie de fourmis rouges liquide un cadavre de chèvre en quelques heures. Alors la vie tout entière, pensez... J'ai commencé par émettre des hypothèses. J'ai supposé, suggéré, proposé. J'ai dit peut-être, à moins que. Dès qu'on lâche un peu la corde, les autres en profitent. Forcément. Comment leur en vouloir? Je les ai tant agacés. Avec mon acharnement, mes petits airs et mon absence totale d'égards pour leur lassitude, je les ai tellement indisposés. Tout, j'ai tout fait pour me les mettre à dos. L'heure est au retour de bâton. Dès qu'il y a une brèche, ils s'y engouffrent. Et avec quelle vigueur! Quand j'ouvre la bouche et qu'ils me tombent dessus comme une volée de moineaux, je me dis que j'ai tort. C'est ça. C'est ça, oui. J'ai sûrement tort. Ça ne tourne plus rond. Si, ça tourne rond, mais dans l'autre sens. Et par à-coups. Il m'arrive même de ne pas avoir d'avis du tout. J'écoute les uns, les autres, et puis non... j'ai beau faire, je n'ai pas d'avis. Au début, ça m'intriguait. Pas d'avis quand j'en avais sur tout, sur presque tout. Ne pas passer d'un extrême à l'autre, voilà ce que je me répète. Parce que, quand même, c'était plus facile d'avoir un avis sur tout. Et d'avoir raison. Et que les autres me donnent raison. Est-ce que je n'ai pas tort pour leur donner raison? Non, non, ils savent que j'ai tort. Ou ils le sentent. Pour moi, ça revient au même. Ils se livrent sous mes yeux, sans vergogne, à une entreprise de démolition,

lente, constante, ravageuse. Table rase. Qu'il ne reste plus une pierre. Non, j'ai tort. J'exagère et j'ai tort d'exagérer. En fait, c'est plus sournois. Mais ça finit par vous décourager. « Tu es un roc », me répétait-on. « Un roc. » Maintenant ça coule dans les failles du roc, ça coule comme une pluie de novembre dans les rigoles. Alors quand il m'arrive d'affirmer quelque chose, d'affirmer sur un ton catégorique, ça a un goût d'enfance, de confiture de quetsches, celle qu'on faisait avec les fruits des pruniers de l'allée qui longeait le mur de pierre et qui cuisait des heures dans d'immenses bassines en cuivre, la confiture de quetsches qui suçait les matins d'hiver. On ne peut pas se laisser marcher sur les pieds tout le temps. Même si on a tort. Ce n'est pas une raison. Non ? D'ailleurs, l'autre soir, en rentrant d'une de ces discussions vaseuses où on ne sait plus qui a tort, qui a raison, je ne me suis pas affalée sur le canapé, je n'ai pas poussé de gros soupirs lamentables, je n'ai pas pleuré, non ! Je me suis plantée au milieu de la pièce et j'ai dit tout haut : merde, merde, merde ! C'est mieux, non ? Je n'ai pas raison ?